Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 32

Artikel: Le drapeau de la Jeunesse : fin
Autor: Favrat, Victor
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199496

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

forme hardie et coquette, le genre de garniture, l'ensemble du style, enfin.

Tiens!... voilà ce qu'il me faut pour ma saison, me dis-je, et dès le même jour je me mis en campagne pour rassembler les matériaux nécessaires. Malheureusement, je ne trouvai ni dans les magasins de solde, ni dans les *bons coins*, dont j'ai la liste dans ma tête, ce que je cherchais, et force me fut d'aller dans un *bon* magasin.

— Et alors, comme ça, ton chapeau te revient à combien?

— Oh! une bagatelle, ma chère, si on considère le chapeau. 19 fr. 75 c. sans la façon que j'ai gagnée au bout de mes dix doigts: pour un chapeau qui se serait vendu 35 fr. chez les sœurs Dalong. Le tout est d'avoir du savoir-faire, comme cela on réalise l'économie et le bon goût.

Mais je suis en retard pour mon comité, que dira mon président?

— Adieu... — Au revoir.

* * *

— Ainsi donc, Arthur, tu as répondu que nous acceptions l'invitation pour ce repas de noce.

— Sans doute, car nous n'avions pas de prétexte plausible pour refuser.

— Peut-être, mais je ne te cache pas que ça me contrarie énormément, parce qu'il me faudra une robe neuve et je me serais volontiers passée de cette dépense. Je suis économe, moi, tu le sais.

— Une robe neuve? que veux-tu dire? et ta robe de soie noire, avec des bouquets tissés par dessus.

— Ma robe *brochée*, tu veux dire...

— Va pour robe brochée, et ta petite robe de foulard mauve, garnie de blondes blanches, et ta robe de lainage beige dont tu vantais tant le chic, et puis... et puis... sais-je bien la liste de toutes tes robes, moi?

— Eh! mon ami, cette liste serait bien plus longue encore, mais cela n'empêche pas que je n'aie rien, *absolument rien à me mettre* pour cette circonstance, je veux dire rien de convenable, et tu dis toi-même qu'il faut toujours être *convenable*.

— *Absolument rien à me mettre!* Connu!... connu des pères et surtout des maris. Figure-toi, ma chère, que lorsque mes sœurs usaient de la phrase consacrée auprès de papa, celui-ci répondait calmement mais fermement: « Dans ce cas, mes petites, refusez le plaisir offert, car moi, *je n'ai absolument rien à mettre* à de nouvelles toilettes pour cette année ». Et la sentence était irrévocable, et mes sœurs le savaient si bien que cela les rendit économes et habiles à se faire *très convenables* avec un rien. Ne pourrais-tu pas, toi qui es habile et adroite, faire comme elles?

— D'abord, monsieur mon mari, vous savez que je n'accepte jamais la proposition d'exemples pris dans votre famille; ensuite je vous prie de croire que je suis meilleur juge que vous en ce qui concerne le *convenable*.

Seriez-vous bien flatté que votre femme soit l'objet de remarques telles que celles-ci: « toujours son éternelle robe de soie noire; ou » bien: une petite robe de foulard! peuh! c'est » mesquin pour des gens dans leur position... » quand on tourne à la simplicité ça n'est jamais bon signe. »

Donc dans l'intérêt des affaires d'un homme, il faut que sa femme soit mise d'une façon conforme au rang social du mari. C'est une économie indirecte, mais une économie.

Vaincu par la puissance de ces arguments, monsieur Arthur X... sourit douloureusement, acquiesça par un silence suivi d'une retraite. La paix du ménage y gagna quelque chose, et le budget se tendit d'un cran. Mme L. D.

Le drapeau de la Jeunesse.

FIN.

Le soleil était devenu brûlant; aucun souffle ne caressait les fleurettes de l'alpe. Il semblait à Mogeon que l'atmosphère s'alourdissait de plus en plus. Toutes les cinq minutes il s'arrêtait pour souffler. L'envie le prit de s'étaler au milieu des asters violets, des grandes anémones soufrées et des nigritelles au pénétrant parfum de vanille. Mais il y résista. Un botaniste à barbe blanche, une grande boîte de fer-blanc au dos, cheminait allègrement sur la crête, au-dessus de lui. Il eut honte de paraître moins ingambe et, tout en tirant la langue, il continua de monter. Au bas du vallon, la Jeunesse se rapetissait peu à peu. Un point doré brillait; c'était la trompette d'Amaudruz.

Du haut de la Croix de Javernaz, où il arriva enfin, Mogeon ne distingua plus ses camarades. Au reste, il ne se souciait plus d'eux, maintenant. A ses yeux émerveillés se déployait une armée de pics, de tours, de dômes, de créneaux. Le massif du Mont-Blanc trônait par dessus. Il en apercevait tous les détails: les Aiguilles d'Arpettaz, la Pointe d'Orny, le Tour-Noir, le glacier du Trient, les Aiguilles du Tour, l'Aiguille d'Argentière, l'Aiguille-Verte, le col du Géant. Tout près de lui, à sa gauche, se dressaient les tours de la Dent de Morcles.

Par où y monter? Sa carte lui parut plus muette qu'à Frenières, et sur le terrain il ne découvrait aucun sentier qui menât à la Grand'Vire. Comme une bande de jeunes filles descendait du pied des escarpements qui dominent la Croix de Javernaz, il s'engagea de ce côté, à tout hasard.

Au bout d'une heure de grimpée, il atteignit des éboulis dont les pierres roulaient sous ses pas. Les pentes devenaient plus vertigineuses; des couloirs obstrués en partie par la neige jaunâtre semblaient tomber tout droit dans la vallée. Il ne se sentait pas le pied bien sûr, et la tête lui tournait un peu. A un angle de rocher, la bannière de la Jeunesse s'étant mise de travers, il reçut une poussée qui faillit lui faire perdre l'équilibre. Ses jambes flageollèrent et son cœur battit à se rompre. Il jeta un regard désespéré sur la Dent de Morcles; il comprit qu'il ne l'atteindrait pas.

La tête basse, il revint sur ses pas, retraversa des éboulis, des couloirs, de roides côtes gazonnées. Un nouveau choc le fit trébucher, puis rouler d'une hauteur de deux ou trois mètres.

— Poison de drapeau! grommela-t-il.

Il se tâta. Sauf une légère douleur à une cheville, il ne se sentait pas blessé. Il voulut se remettre en route; mais son pied gauche refusa de le porter. S'étant déchaussé, il vit qu'il s'était fait une entorse. Il essaya de descendre la pente sur le dos, puis à genoux, en zigzaguant. Mais les cailloux dont elle était jonchée le meurtrissaient. Une soif ardente le dévorait. Il était seul et, ne voyant aucun sentier, il eut le sentimeut qu'il s'était égaré.

De la vallée un nuage montait. Mogeon en fut soudain enveloppé. Alors il se crut perdu et se mit à crier de toute la vigueur de ses poumons: « A moi! au secours! au secours! » L'écho de la Dent de Morcles seul lui répondit.

Le pauvre Gratte-Papier se sentait défaillir. Tout-à-coup, le rideau de nuages s'étant déchiré, il aperçut à sa gauche, dans la brume grise, deux gigantesques formes féminines. Mogeon ne connaissait pas le phénomène appelé le « spectre de Brocken », qu'il n'est pas rare d'observer à l'arête de Javernaz; aussi fut-il vivement impressionné. Les deux ombres grandissaient et semblaient descendre à la plaine. Au bout d'un instant, une troisième silhouette monstre apparut, celle d'un homme accroupi et dont la nuque pliait sous une sorte de joug. Mogeon devina que cette dernière était sa propre image agrandie, avec sur le sac, la bannière de la Jeunesse. Mais qui donc produisait les deux autres?

Il s'était à peine posé cette question qu'il vit venir à lui deux jeunes et jolies paysannes. Elles cueillaient des fleurs à la Croix de Javernaz quand les appels du malheureux touriste frappèrent leurs oreilles, et, bravement, elles s'étaient dirigées du côté d'où ils venaient. Des larmes de reconnaissance plein les yeux, Mogeon les remercia avec effusion et leur exposa son cas. Apprenant qu'elles allaient à Morcles, il les pria de lui envoyer un villageois pour l'aider à descendre.

Les jeunes filles se consultèrent d'un regard. Elles ne pouvaient pas laisser l'éclopé seul plus longtemps et, riant et rougissant tout à la fois, elles lui proposèrent leur aide pour gagner le village. Seulement, il devait laisser là son encombrant drapeau. On irait le chercher dans la soirée. Quoiqu'il lui en coûtât de se séparer du flamboyant emblême de la Jeunesse, Mogeon n'hésita pas. L'ayant glissé sous une roche pour le préserver des intempéries et ayant édifié une petite pyramide de cailloux pour marquer la place, il accepta avec bonheur le bras que lui offrait chacune de ses aimables compagnes.

Tous trois allaient à petits pas, évitant les secousses. Le sentier n'était pas éloigné. Ils y arrivèrent bientôt. Les jeunes filles disaient à Mogeon les noms des lieux par où ils passaient: le Mérieux, la Rosseline, Neirvaux, Prarioud. Elles connaissaient ces alpages comme leur poche, car de Lavey, où elles demeuraient, elles y montaient tous les étés. Leur naturel, leur conversation enjouée, l'odeur de santé qui se dégageait de leur personne, un maintien qui forçait le respect, tout cela charmait Mogeon. Il bénissait maintenant l'accident qui lui valait rencontre si fortunée. La plus élancée des jeunes filles, une brune robuste comme un chêne, que sa compagne appelait Aline, lui plaisait surtout.

En approchant de Morcles, comme Mogeon admirait les travaux de défense du fort de Dailly, Aline eut un accès d'humeur. Ces ouvrages guerriers lui faisaient mal à voir. Ils lui gâtaient ses belles montagnes. Et puis ils lui rappelaient qu'ils étaient la cause d'une brouille de famille. Son frère avait abandonné, ce printemps, la ferme de Lavey, le vignoble au bord du Rhône, pour s'engager aux forts! Ç'avait été un rude coup pour le père, qui n'avait que ce fils; aussi ne souffrait-il plus qu'on parlât devant lui de ces affreuses fortifications...

Mogeon devint rêveur.

On arrivait au village. Aline et son amie conduisirent leur boiteux au plus prochain chalet. Ils se séparèrent là comme de bons amis. Les jeunes filles descendaient à pied à Lavey, par le sentier des Bains, tandis qu'un char devait transporter le jeune homme à Saint-Maurice. Comme il ne pouvait attendre de ravoir son drapeau, ne voulant pas manquer le dernier train, il avait donné son adresse pour qu'on le lui expédiât.

A la gare de Bex, Mogeon retrouva la Jeunesse. Il raconta sa mésaventure. Mais le cachottier ne dit rien de la rencontre qu'il fit après sa chute.

* * *

Ce n'est qu'une année plus tard, quand ayant remplacé le frère de la jeune fille à la ferme de Lavey, il se fiança avec Aline, que la Jeunesse du Chalet-à-Gobet sut pourquoi il ne regretta jamais d'avoir raté l'ascension de la Dent de Morcles.

VICTOR FAVRAT.

Coumeint quiet faut bin sondzi à cein qu'on dit.

L'âi ia dâi iadzo que, quand on vâo derè oquiè, on crotsè, on quequelhiè, on ne sâ pas trovâ lo fin mot et, prâo soveint, la leingua vo fortsè dein lè mans, coumeint on dit, et on fâ on baragouinâdzo dâo diabllio ïo nion l'âi compreind gotta; kâ, n'ia pas! n'est pas bailli à ti dè savâi bin dévezâ et, hormi lè z'avocats, lè menistres et la boun'eimpartia dâi fennès qu'ont bouna tapetta, lo premi venu ne pâo pas vo cratchi et vo dèblliottâ on discou riqueraque, sein féré lo meindre petit raccro!

L'âi ia dâi iadzo assebin qu'on voudrai derè oquiè dè juste et dè résenâbllio, mâ qu'on dit tot lo contréro et mimameint dâi foutaises, sein lo volliai, porquiet? pace qu'on n'a pas prâo sondzi, dévant dè niaffâ, à cein qu'on allâvè derè, coumeint cein est arrevâ ia on part dè dzo à noutron bon vilho conseiller dè perrotse.

Faut d'aboo que vo diessè que lo conseiller est vévo, que l'a quatro grands valets et que l'ont coutema dè férè la priyira dévant lè repés, coumeint font d'ailleu ti clliâo que sont bin éduquâ et qu'ont on tant sai pou dè religïon.

Adon, po cllia priyira, qu'est adé la mîma, la font tsacon à tor: on dzo, l'est lo Fréderi; l'autro, lo Marque; aprés l'est lo Fardinand,